Document generated on 04/24/2024 2:34 a.m.

Ciné-Bulles

De la tête au coeur
Lulu femme nue de Sólveig Anspach, France, 2014, 90 min

Nicolas Gendron

Volume 32, Number 4, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72550ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gendron, N. (2014). Review of [De la tête au coeur / *Lulu femme nue* de Sólveig Anspach, France, 2014, 90 min]. *Ciné-Bulles*, *32*(4), 28–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

De la tête au cœur

NICOLAS GENDRON

D'Astérix aux X-Men, les figures majeures de la bande dessinée sont légion au cinéma et apparaissent souvent sous leur jour le plus spectaculaire ou tragique. Avec cette Lulu, héroïne ordinaire imaginée par Étienne Davodeau, il n'en est rien. Et *Lulu femme nue* tient davantage de ce qu'on appelle un roman graphique que d'une bédé traditionnelle, tant son récit est intimiste et dépouillé, racontant la crise existentielle d'une mère lasse du manque de piment de sa routine familiale. Au hasard d'un piètre entretien d'embauche et de rencontres improbables, elle finit par quitter les siens plusieurs jours durant, laissant son mari se dépatouiller avec le clan, pendant qu'elle apprivoise de près la mer et, de loin, les habitants de Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Se promenant sur la plage, elle réalise que « c'est nouveau pour elle, cette solitude, cette indépendance… cette vacance », comme si le bruit des vagues lui « massait le cerveau ». Un coup de tête qui vaut bien des coups de cœur.

Islandaise d'origine et française d'adoption, la cinéaste Sólveig Anspach a bâti une filmographie cousue de tendresse et d'une franchise contagieuse, d'abord dans une quinzaine de documentaires dignes et bien fouillés (**Made in the USA**), puis dans des fictions à cheval entre les pleurs et les rires, pour lesquelles elle puise parfois dans ses expériences de vie, comme en témoigne son fameux **Haut les cœurs!**, qui relate le dur combat d'une femme enceinte atteinte d'un cancer du sein. Karin Viard y brillait d'ailleurs déjà, au tournant des années 2000, jusqu'à remporter le César de la meilleure actrice. Suivront **Stormy Weather** et **Back Soon**, tous deux campés en Islande, le téléfilm *Louise Michel* et surtout la charmante comédie **Queen of Montreuil**, qui entremêle la mort, le pouvoir d'une légende islandaise et l'humanité d'une otarie! Avec **Lulu femme nue**, Anspach poursuit sa quête d'authenticité, avec des personnages forts qui font pourtant peu d'éclats.

Le plus grand mérite de la réalisatrice et de son coscénariste, Jean-Luc Gaget, est d'avoir su condenser les deux livres qui composent le récit de Davodeau en un film à la fois terre-à-terre et raffiné, qui respire l'air du large et les silences habités. On conserve l'essentiel des deux tomes, la relation intime impromptue avec Charles, l'ex-taulard au bon cœur (Bouli Lanners a rarement été aussi sobre), et celle, plus exaltée, entre Lulu (Karin Viard) et Marthe (Claude Gensac), une vieille dame esseulée qui en a « marre d'être vieille ». À l'écrit, la

narration était assurée par les amis et la famille de Lulu, victimes involontaires de son escapade, qui tentaient de reconstruire le fil des événements non sans se questionner à voix haute sur ses motivations, trop expliquées pour passer le test de l'écran. Exit le point de vue extérieur et subjectif, c'est Lulu que l'on suit ici en s'y attachant rapidement. Le résultat n'est pas seulement moins bavard, il laisse surtout la place qui lui revient au rôle-titre, dans ses errements drolatiques comme dans ses élans de libération symbolique.

Il est surprenant et très heureux que la figure de Lulu prenne du galon dans son passage au cinéma, se dévoilant par à-coups et dans toute son irrésistible maladresse, engluée par des années de désirs ravalés. Le prologue donne le ton, alors qu'au sortir de la toilette des hommes, elle vante sa maturité et sa motivation à un potentiel employeur sans parvenir à y croire elle-même un seul instant. L'humour cruel de cette scène — « Faites un effort la prochaine fois! », lui balance l'intervieweur en commentant son habillement — permet d'entrevoir toute la fragilité et l'impuissance d'une femme qui n'a jamais vécu que pour les autres. Qu'elle rate ensuite le train deux fois, dont la deuxième dans l'espoir de retrouver sa bague de mariage, est une jolie trouvaille scénaristique qui procure à Lulu l'espace nécessaire pour se laisser gagner par l'imprévu et ne plus se sentir « comme un chien en laisse » au bout de son téléphone cellulaire. De la plage aux autos tamponneuses, de la fausse chambre d'hôtel à la caravane empruntée, sa relation avec Charles acquiert en vérité ce qu'elle perd en instantanéité; on n'est plus dans le coup de foudre improvisé de la bédé.

L'adaptation cinématographique fait aussi la part belle aux figures de femmes, comme Anspach en a l'habitude. Ce n'est plus l'ami Xavier qui débarque à Saint-Gilles dans l'espoir de raccompagner Lulu à la maison, mais sa sœur, déboussolée par la femme libre et enjouée qu'elle y découvre en retrait, rapidement solidaire de sa quête d'émancipation. La scène d'espionnage qu'elle partage avec les frères de Charles n'en est que plus savoureuse. De même, la fille de Lulu, bien qu'elle soit peu présente, traduit bien les mécanismes de défense que chacune s'était trouvés au fil des années. Du personnage de Marthe naissent aussi les moments les plus rafraîchissants du film, alors que Lulu regrette aussitôt d'avoir voulu voler la vieille et s'en rapproche comme s'il s'agissait de sa propre mère. Et puis, cette Marthe a du coffre, des remords à dépoussiérer et une vive répartie — « C'est quoi le prénom de Simone de Beauvoir? », demande-t-elle à une serveuse de café en guise de laissez-passer pour son havre de paix. Ce dernier personnage de jeune femme timorée, dans l'ombre d'une patronne mal engueulée, permettra à Lulu de passer le flambeau du plein épanouissement avec délicatesse.

Un film à ce point soigné et sensible ne pourrait exister sans des interprètes aussi mûres que généreuses. Claude Gensac est de cette trempe d'actrices entières, qui s'approprient leurs personnages avec brio et une malice gamine tout à fait délicieuse. Et Anspach renoue avec Karin Viard avec un bonheur évident, l'une trouvant en l'autre un *alter ego* d'une touchante simplicité, dont le regard sait dire toute la menue détresse et l'enchantement fugace de la condition humaine. À l'instar de cette œuvre douce-amère. CB

France / 2014 / 90 min

Réal. Sólveig Anspach **Scén.** Sólveig Anspach et Jean-Luc Gaget, d'après la bande dessinée d'Étienne Davodeau **Image** Isabelle Razavet **Mus.** Martin Wheeler **Mont.** Anne Riegel **Prod.** Arturo Mio, Jean Labadie et Caroline Roussel **Int.** Karin Viard, Bouli Lanners, Claude Gensac, Marie Payen, Nina Meurisse, Corinne Masiero **Dist.** FunFilm